

**MANUEL  
D'ÉPIGRAPHIE AKKADIENNE**

# MANUEL D'ÉPIGRAPHIE AKKADIENNE

(Signes, Syllabaire, Idéogrammes)

PAR

RENÉ LABAT

© IMPRIMERIE NATIONALE, PARIS

1<sup>e</sup> édition, 1948  
2<sup>e</sup> édition, 1952  
3<sup>e</sup> édition, 1959  
4<sup>e</sup> édition, 1963

© LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER, S.A.

12, RUE VAVIN, 75006 PARIS  
5<sup>e</sup> édition, 1976  
6<sup>e</sup> édition, 1988  
ISBN 2-7053-0354-5  
6<sup>e</sup> édition, nouveau tirage, 1995  
ISBN 2-7053-3583-8

Tous droits réservés

Couverture : conception Pierre Labourasse, Agence TÉ, Paris  
crédit photo par aimable autorisation, Deutsches Archäologisches Institut,  
Abteilung Baghdad

REVU ET AUGMENTÉ

PAR

FLORENCE MALBRAN - LABAT  
*CNRS, Paris*

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER, S.A., PARIS

## Table des matières

La 6<sup>e</sup> édition en 1988 de ce *Manuel d'Épigraphie Akkadienne* a été la dernière édition augmentée d'addenda.

Il me paraît préférable de figer l'ouvrage élaboré par René Labat.

L'abondance des trouvailles épigraphiques et des textes inédits, autant que les nouveaux moyens techniques, interdisent une simple mise à jour. Si cet outil doit être perfectionné, ce ne peut être que par un travail collectif regroupant les données apportées par l'ensemble de ces nouvelles sources.

Florence MALBRAN-LABAT  
décembre 1994

Avant-propos . . . . .	IX
Avertissement (pour la cinquième édition) . . . . .	xi
Carte linguistique de la Mésopotamie . . . . .	xvi
<i>Introduction : L'écriture cunéiforme</i>	
I. Origine et évolution des signes . . . . .	11
II. Valeur des signes . . . . .	7
III. Lecture de l'écriture cunéiforme . . . . .	18
IV. Les manuels «modernes» . . . . .	26
<i>Liste des signes</i> . . . . .	29
 <i>Évolution des cunéiformes</i>	
Indications préliminaires . . . . .	(pages paires) 40
Tableau de l'évolution des signes . . . . .	42
 <i>Syllabaire et Idéogrammes</i>	
Indications préliminaires . . . . .	(pages impaires) 41
Tableau du syllabaire et des idéogrammes . . . . .	43
 <i>Liste alphabétique des valeurs</i> . . . . .	
 <i>Addenda</i>	
1. Complément à la liste alphabétique des valeurs . . . . .	279
2. Idéogrammes inusités relevés dans MDP 57 . . . . .	283
3. Valeurs phonétiques rares relevées dans MDP 57 . . . . .	287
4. Noms des mois assyriens . . . . .	289
5. Dieux et Démons . . . . .	291
6. Les noms géographiques . . . . .	297
7. Etoiles, Constellations et Planètes . . . . .	301
 <i>Lexique des mots akkadiens</i> . . . . .	
 <i>Cartes</i>	
de la Mésopotamie du Nord	à la fin du volume
de la Mésopotamie du Sud	

## Avant-propos

---

Le nombre toujours croissant des instruments de travail nécessaires à l'assyriologue et la difficulté actuelle de se procurer la plupart d'entre eux m'ont incité à mettre à la disposition des étudiants et des spécialistes un manuel où ils pourront trouver, sous une forme condensée, les renseignements indispensables à la lecture d'un texte cunéiforme akkadien.

Je ne voudrais pas toutefois que l'on se méprenne sur les limites exactes que j'ai volontairement assignées à ce travail. De l'évolution des signes il ne donne que les étapes essentielles et, seuls, ont été retenus les idéogrammes qui emploient communément les scribes akkadiens. A cet égard, et bien qu'il les complète ou les corrige sur certains points particuliers, il ne saurait remplacer ni l'Évolution des Cunéiformes de Ch. Fossey ni les dictionnaires idéographiques de Deimel ou de Howard. Quant aux précisions que j'ai cru devoir ajouter concernant la date d'emploi des valeurs phonétiques ou la spécialisation des idéogrammes, elles ne doivent être utilisées qu'à titre purement indicatif : à savoir que telle valeur est plus particulièrement employée à telle époque et que tel idéogramme se trouve de préférence dans tel genre de texte. Une discrimination plus poussée eût présenté, ce me semble, plus d'inconvénients que d'avantages. Je tenais en effet à ce que ce manuel fût avant tout clair et pratique, que pour chaque signe le lecteur puisse embrasser d'un seul regard l'ensemble des renseignements qui lui sont nécessaires.

Ce manuel, dans ma pensée, devait primitivement servir en quelque sorte de complément à la nouvelle édition du Syllabaire que préparait Fr. Thureau-Dangin. Depuis la publication de ses Homophones, un grand nombre de valeurs nouvelles avaient été proposées par divers savants : il importait non seulement de les classer systématiquement, mais aussi d'en vérifier l'exactitude. C'est à cette tâche que s'était consacré l'émminent assyriologue avec la conscience et la maîtrise qui lui étaient

coutumières. La mort malheureusement ne lui permit pas de la mener à bien.

Je fus donc obligé, pour compléter ce manuel, de reprendre à mon compte tout ce travail de classification critique. Je savais en effet le prix que Thureau-Dangin attachait au maintien d'un système qui avait réussi à introduire dans les transcriptions suméro-akkadiennes une rigueur et une clarté indispensables à toute étude scientifique. Je pouvais si autant moins négliger cet aspect de la question, que se laisse deviner chez quelques savants une certaine désaffection pour des règles de transcription qui leur paraissent parfois d'une rigueur excessive : ils leur reprochent notamment de masquer l'aspect particulier de certaines graphies dialectales. Cette critique, à mon sens, ne tient pas. Quel que soit le dialecte, l'écriture recourt soit des faits de pure graphie, soit des faits phonétiques. Or, l'application raisonnée du système Thureau-Dangin permet précisément une telle discrimination, à la condition que le transcriteur fasse lui-même le départ entre ces deux ordres de phénomènes. L'imprécision de la graphie ne trahirait que son refus de se prononcer. Quant à l'inconvénient, purement matériel, que peut présenter l'emploi parfois encumbrant d'indices numériques élevés, il ne saurait prévaloir sur les avantages d'une transcription qui reflète avec exactitude l'original cunéiforme.

Quoi qu'il en soit, je devais à la mémoire du Maître disparu de continuer, dans l'esprit même où il l'avait entreprise, une œuvre qu'il jugeait essentielle au progrès de nos études. Je tiens à remercier mes Collègues et Amis, MM. Nougayrol et Jestin de l'adhésion sans réserve qu'ils m'ont apportée et de la part qu'ils ont bien voulu prendre à la tâche ingrate de vérification, dont les Notes qui suivent mon répertoire constituent les pièces justificatives.

Ce manuel que j'avais d'abord conçu à l'usage de mes propres étudiants se trouve ainsi appelé à une plus large audience. Je souhaite toutefois qu'il reste pour eux le guide fidèle, le "compagnon d'études" auquel j'avais primitivement songé.

Paris, janvier 1948

-cinquième édition

## Avertissement

Le livre est avant tout la cinquième édition (1975-1976) du Manuel d'Epigraphie akkadienne de R. LABAT : la révision que ce savant n'avait pu parachever lui-même, mais qui demeure, autant qu'il est possible, fidèle à la forme et à l'esprit des éditions précédentes.

Nous avons utilisé les notes de l'auteur (était entièrement prête, au moins, la refonte des valeurs syllabiques) et, pour tout ce qui n'y figurait point, nous avons essayé de nous conformer exactement à ses principes et à sa conception de l'ouvrage et de son but.

Sur le plan de la forme, d'abord, sans chercher à remodeler la mise en page, nous avons tenu à conserver le plus possible la présentation originelle du Manuel. Nous n'avons pratiquement pas modifié, dans la partie gauche, le tableau de l'évolution paléographique des signes. Quelques artifices nous ont permis d'introduire un petit nombre de signes nouveaux et de garder la correspondance avec la page de droite, lorsque celle-ci s'était enfilée de nombreux idéogrammes nouveaux.

Dans l'esprit de son auteur, cet ouvrage devait rester un Manuel, c'est-à-dire un ouvrage de base, un instrument de travail parfaitement accommodé aux besoins des étudiants. Aussi avons-nous voulu le garder pratique et clair, faisant le point des connaissances lexicographiques actuelles, mais sans entrer dans les problèmes et les hypothèses qu'elles soulèvent. Nous nous sommes donc conformé aux valeurs idéographiques telles qu'on les trouve désormais dans les grands dictionnaires (AHw et CAD), sans chercher à servir de plus près les valeurs sumériennes. Dans ce même esprit, nous n'avons donc pas intégré dans le corps de l'ouvrage les nouvelles valeurs proposées par R. LABAT en son édition des onze tablettes littéraires trouvées à Suse (MDP 57), nous contentant d'en dresser une liste, en appendice, pour qu'au moins elles fussent présentes, et de consultation aisée, dans ce Manuel. Toujours pour des raisons d'ordre pratique, nous avons établi le lexique en suivant l'or-

de notre propre alphabet, comme le font CAD et AHw, et non plus celui du sémétique (anciennement adopté par F. DELITSZCH et C. BEZOLD), de maniement plus difficile pour les étudiants, bien que plus satisfaisant pour les linguistes. Enfin, voulant toujours rendre plus aisée l'utilisation de l'ouvrage, nous y avons introduit là et là des renvois, notamment lorsque, pour trouver un vocable donné, on peut hésiter entre le premier signe de son idéogramme et celui de son déterminatif ou de sa préformante (NAM, N<sup>1</sup>).

Sur le fond, deux problèmes malaisés à résoudre se sont posés à nous : l'un touchant la simple disposition matérielle des éléments nouveaux, l'autre, plus grave, concernant leur choix.

Depuis 1948, date de la rédaction du Manuel, le nombre des idéogrammes s'est considérablement accru. Comment les incorporer tous ici ? Pour ne point bouleverser l'ordonnance des pages, que nous tenions à préserver le plus possible, il nous a fallu recourir à des moyens de fortune, lesquels, parfois, nous ont contrainte à renoncer à une systématique parfaite : ainsi est-il arrivé que le classement des idéogrammes, dans chaque article, présente là et là un manque de cohérence. Nous nous sommes efforcé de réduire au maximum un tel inconvénient : lorsque un paragraphe devait s'aburrir de trop nombreux ajouts, nous avons préféré le récrire en entier, quitte à y introduire alors, comme dans le lexique, l'ordre de notre alphabet (voir les n° 13, 15, 74, 99, 115, 122, 201, 295, 324, 334, 354, 367, 381, 384, 403, 461, 536, 579, 597). Par ailleurs, nous n'avons pas ajouté par système ce qu'il est aisé de tirer par simple déduction des données du texte : le participe lorsque le sens et l'idéogramme sont ceux de l'infinitif qui figure ici (par ex. sarbi "pressé" part. de sahātu), le féminin parallèle au masculin (ainsi NUN-ME(-at) apkallatu ne figure pas à côté de NUN-ME apkallu) ; le mot composé formé en tout et pour tout des idéogrammes de ses composantes (tel ši ARAD LUGAL arad Šarrī) ; l'abstrait, à son sens usuel de "état de...", "fonction de...", — dans ce cas, le mot dont il est dérivé est suivi d'une croix (par ex. šu-i gallābu "barbier" → gallabūtu "fonction de barbier"), ainsi que les compositions-adverbiales courantes (comme Āmuš-niš pour arāniš "comme un aigle"). De même, afin de ne point surcharger le texte, n'avons-nous pas signalé les formes verbales I/3 ou IV, souvent marquées par le redoublement de l'idéogramme ou l'addition de MES, lorsqu'elles n'impliquaient pas un sens particulier.

Ce qui aurait nécessité de trop nombreuses corrections de détail et sans grande portée, nous ne l'avons pas modifié : c'est ainsi que l'on trouvera toujours marquée ZA la transcription du déterminatif des noms de pierres, qui est du aujourd'hui NA<sub>4</sub>.

Nous avons corrigé les lectures idéographiques à notre connaissance vieilles et intégré les idéogrammes des textes accadiens, spécialement ceux cités comme tels par CAD et AHw, mais ceux des textes bilingues, seulement lorsqu'ils nous ont parus importants.

Plus délicat était le choix méthodologique concernant les suppressions autres que celles des lectures reconnues pour erronées. R. LABAT avait fait entrer dans son texte un certain nombre d'idéogrammes connus seulement par les listes lexicales. Depuis 1948, la connaissance de ces dernières s'est si considérablement accrue qu'il était impossible d'incorporer dans la présente édition la totalité de leur apport — laquelle dépasse du reste les frontières de ce qui doit rester un Manuel et n'a jamais voulu se présenter comme un dictionnaire. Fallait-il donc, alors, par souci de cohérence, supprimer tous les idéogrammes "scolaires", c'est-à-dire affectés ici du sigle sc.? Depuis la première édition, certains d'entre eux ont été relevés dans la littérature accadienne courante et d'autres risquent d'y apparaître un jour. En outre, il faut le dire, il nous répugnait d'approuver le Manuel de quelque manière que ce fut. Dans ces conditions, il était impossible de suivre, sur ce point, une règle absolument rigoureuse. Parmi les idéogrammes "scolaires" qui figuraient dans la première édition, nous avons donc supprimé ceux qui nous paraissaient de moindre intérêt ou ceux qui, à notre sens, devraient laisser la place à d'autres, plus usuels et plus fréquents, mais, au moins à titre d'exemple, et non sans les distinguer nettement par le sigle sc., nous avons conservé certaines valeurs qui demeurent encore, à notre connaissance, purement lexicales.

Ainsi n'avons-nous pas voulu refondre complètement cet ouvrage, et encore moins y introduire un bilan complet des idéogrammes connus à cette heure dans les divers genres de textes de toute la documentation accadienne. Nous avons parfaitement conscience des lacunes de notre travail. Nous savons aussi le danger qu'on encourt à vouloir rééditer, après la mort de son auteur, une œuvre qu'on risque toujours de dénaturer et dont on ne sait pas les modifications qu'il lui aurait apportées jusqu'au "bon à tirer". Pour-

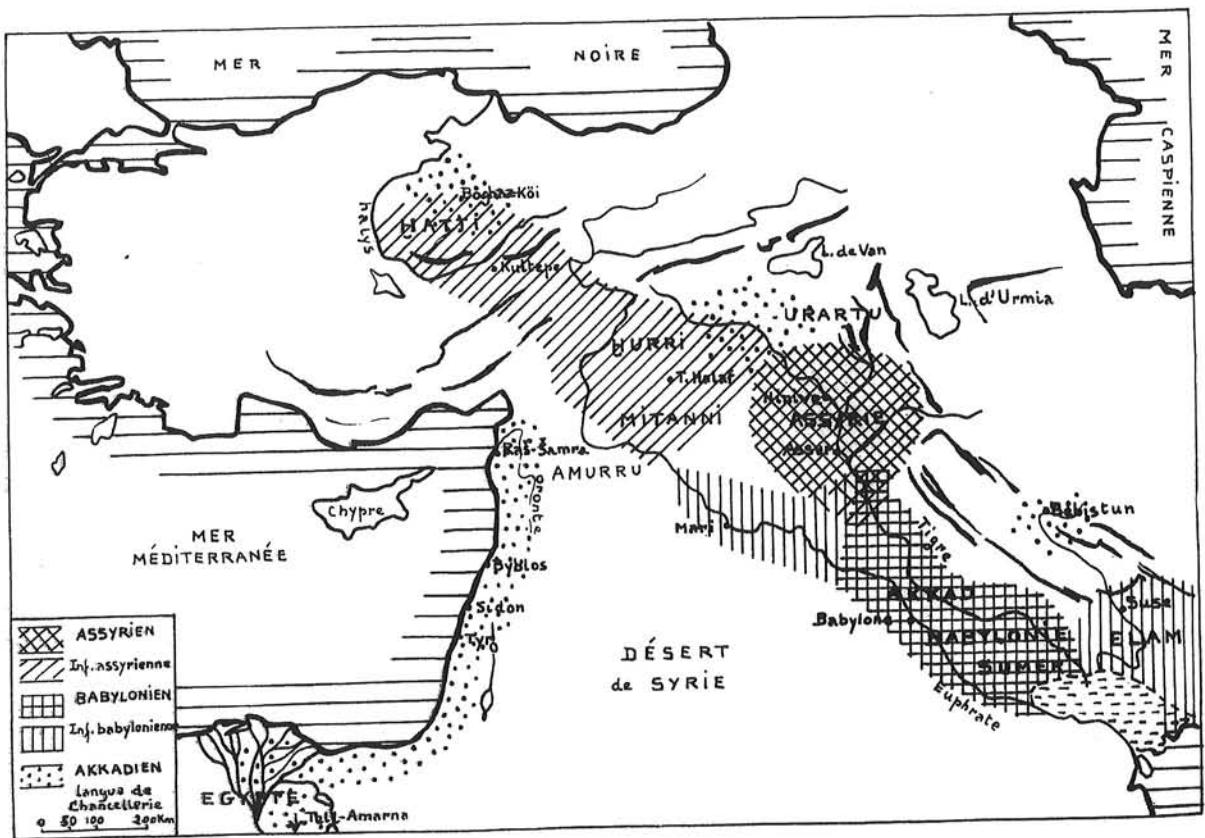
tant, même si nous ne sommes point assurée qu'il aurait entièrement souscrit à la large part de travail personnel que nous avons apportée à la réédition de son ouvrage, ce qu'il aurait approuvé sans réserves, nous le savons, ce qu'il voulait, c'était précisément cette réédition. Et tous ceux qui la lui réclamaient, parmi toute la communauté assyriologique internationale, nous pardonneront les lacunes de notre travail en pensant qu'il aura, du moins, permis à ce Manuel de continuer à remplir la mission de "compagnon d'études" que R. LABAT lui avait assignée en le composant et qu'il a si bien remplie durant un quart de siècle.

Nous tenons à remercier tous les amis et collègues qui ont bien voulu ici nous apporter leur aide, et tout d'abord MM. les Professeurs W. von SODEN et Fr. KÖCHER qui ont accepté de compléter nos informations et de nous communiquer des éléments de leur propre documentation.

Nous exprimons notre reconnaissance tout spécialement à M. J.-M. DURAND pour tout le temps qu'il a consacré, toute la science qu'il a mise à préparer avec nous cette réédition et le patient et minutieux travail qu'il a dévoué à relire notre manuscrit.

Florence MALBRAN-LABAT  
Paris, janvier 1976

## Introduction

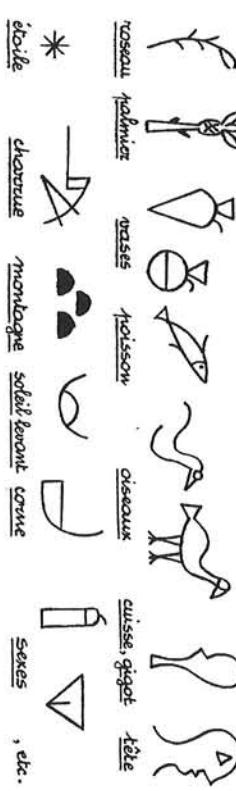


### I.—Origine et évolution des signes.

S'écriture cunéiforme est le système graphique le plus important qui, durant l'antiquité, ait été employé dans le Proche Orient. Son nom provient de la forme des signes qui, dans les textes connus par les premiers orientalistes, paraissaient composées d'éléments en forme de claw ou de coin (lat. cuneus). Depuis, la découverte de documents plus anciens nous a révélé que cet aspect de l'écriture n'était pas primordial, mais constituait au contraire le stade final de son évolution. On continua toute fois, par tradition, à appliquer le terme de "cunéiforme" à l'ensemble du système.

Il remonte en Basse Mésopotamie par les Sumériens, aux environs de 3500 avant notre ère, elle connaît toutefois la suite une fortune remarquable. Au cours de trois millénaires, son emploi s'étend progressivement sur toute l'Asie Antérieure, de l'Elam à la Cappadoce et de l'Arménie à l'Égypte. Tous les peuples de ces régions la connaissent comme véhicule de la culture mésopotamienne. Géorgiens, Akkadiens, Hurrites, canéens, Elamites, Hittites, etc. L'adoptèrent pour transcrire leur langue ; d'autres, comme les Elamites, Perses, etc. la transforment en la simplifiant pour créer, à leur propre usage, des écritures nouvelles.

C'est à l'époque dite d'Uruk (vers 3500 avant J.C.) qu'apparaissent les premiers documents écrits par les Sumériens. L'écriture est alors fort rudimentaire ; elle est composée de véritable dessins, ou hiéogrammes, qui représentent l'aspect des objets eux-mêmes :

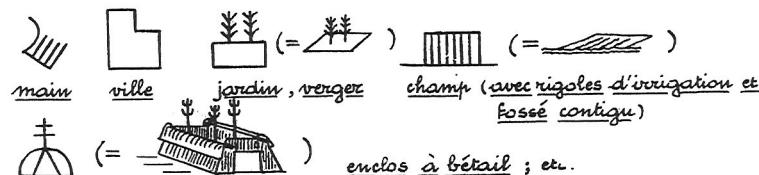


Ce dessin toutefois est déjà en partie schématique, mais la schématisation reste du domaine concret. C'est ainsi, par exemple, que le sexe représente

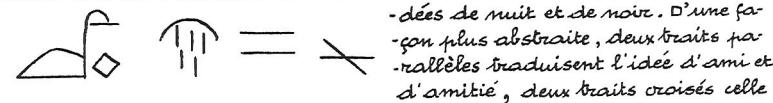
la tête d'un animal pour l'animal lui-même :



Le tracé de certains signes offre un aspect conventionnel qui se retrouve dans l'art pictural contemporain ou immédiatement antérieur, tels le dessin de la main, l'absence de perspective et la projection plane des surfaces et des volumes :



A côté de ces figurations directes, l'écriture sumérienne employait un certain nombre de compositions "évoquées" : un œuf près d'un volatile couché pour suggérer la notion d'enfanter, des hachures sous un demi-cercle celle de l'obscurité tombant de la route du ciel et, partant, les idées de nuit et de noir. D'une façon plus abstraite, deux traits parallèles traduisent l'idée d'amitié, deux traits croisés celle



On a cru longtemps que certains signes avaient été surchargés après coup de multiples hachures afin d'indiquer un renforcement de l'idée qu'ils exprimaient. Les responsables de cette erreur sont les Sumériens et les Akkadiens eux-mêmes qui appelaient ces signes les "gumûr" ("alourdissement") des signes simples dont ils paraissent dériver. En réalité, c'étaient à l'origine des signes distincts dans lesquels la surcharge graphique figurait un détail concret : couleur particulière, fraîcheur, nerfures, courroie-chef, etc.

Contrairement à ce qui s'est passé par exemple pour le système hiéroglyphique égyptien, l'écriture pictographique sumérienne n'est pas restée immuable. Elle s'est déformée assez rapidement et les dessins primitifs devinrent peu à peu méconnaissables. Deux raisons paraissent avoir favorisé cette évolution. D'abord la matière employée par les scribes. En Mésopotamie, la pierre est rare et le parchemin de conservation difficile. Pour écrire on se servait surtout de tablettes

d'argile. Or, sur l'argile fraîche, il était malaisé de reproduire le tracé précis et sinuieux, et notamment les courbes, des pictogrammes primitifs. De plus, le calame, en attaquant l'argile de droite à gauche et de bas en haut, produisait des barres gênantes. Les scribes allaient donc être tentés non seulement de briser les contours du dessin en traits et en segments, mais encore de se contenter d'incisions amorcées de haut en bas ou de gauche à droite, directement ou obliquement. La pierre évidemment ne présentait pas les mêmes difficultés pour le pointoir du lapicide ; aussi l'écriture rupestre resta-t-elle toujours plus conservatrice que l'écriture sur l'argile. Mais, sous peine de devenir rapidement incompréhensible, elle ne pouvait pas ne pas se plier progressivement aux formes nouvelles de la graphie courante.

Une deuxième cause — la modification du sens de la lecture — devrait d'ailleurs précipiter cette évolution. Si l'écriture cuniforme classique se lit normalement de gauche à droite, les monuments les plus anciens attestent un usage tout différent. Sur la Stèle des Vautours par exemple l'écriture est disposée en bandes horizontales et en cases qui se suivent de droite à gauche et se lisent de haut en bas. Les objets, encore reconnaissables, apparaissent ainsi dans leur position naturelle : la plante du pied horizontal surmontée de la jambe verticale, les vases debout, les végétaux dressés. Cette disposition se prolongea assez longtemps sur la pierre, puisqu'on la retrouve dans le Code de Hammurapi et dans certaines légendes postérieures. Sur argile, il en fut tout autrement. Quelques textes nous conservent sans doute l'usage ancien ; mais ils sont rares et de très bonne heure, dès l'époque de Fara, l'écriture se lisait horizontalement et de gauche à droite. Il en résulte que les objets paraissent représentés couchés d'un quart de tour vers la gauche : ainsi renversés, ils devraient moins expressifs et, partant, plus susceptibles de se prêter à une certaine systématisation :

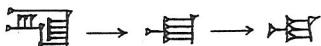


Lorsque les Akkadiens empruntèrent aux Sumériens leur système graphique, il avait déjà derrière lui plusieurs siècles d'évolution. Les dessins primitifs étaient le plus souvent méconnaissables et les signes n'avaient plus qu'une valeur de symboles. Aussi l'alteration de l'écriture allait-elle s'accentuer et tendre dans le sens d'une plus grande simplification. Le cours de cette évolution ne fut d'ailleurs pas uniforme. A des périodes

de transformation plus ou moins rapide succéderont des phases de stagnation, voire de régression archaïsante. Les deux groupes ethniques akkadiens, Assyriens et Babyloniens, la menèrent séparément, en dépit de contacts nombreux et d'une influence prépondérante en faveur des Babyloniens.

Il n'est pas de notre propos d'étudier ici la transformation des signes en sumérien. Notons seulement que, lors de la fragmentation du dessin primitif, les scribes ont d'abord multiplié les traits et les segments avant de s'engager dans la voie d'une simplification générale. Le souci de simplification reste chez les Akkadiens la règle majeure. Sans entrer dans le détail des tendances qui présidèrent alors à l'évolution de l'écriture, on peut remarquer que cette évolution tendit

- 1) à restreindre le nombre de clous composant chaque signe :



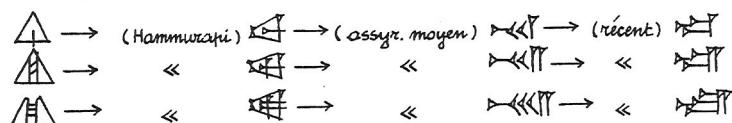
2) à normaliser la forme générale du signe en ramenant ses principaux éléments à des traits parallèles, horizontaux ou verticaux :



3) à localiser la "personnalité" du signe dans une partie caractéristique de ses éléments, qui reste stable ou du moins nettement reconnaissable, le reste du signe subissant les caprices de modes passagères :



4) à constituer en quelque sorte des familles de signes, fondées sur une ressemblance parfois fortuite, qui évoluent de façon identique :



D'un point de vue général, le signe assyrien tend à devenir plus régulier, plus carré, plus rigide, en éliminant au maximum les traits obliques au profit des clous parallèles. Le signe babylonien au contraire demeure plus souple, plus délié ; certains de ses éléments mineurs conservent une mobilité et une liberté de nombre ou de forme relatives. Ainsi reste-t-il plus fidèle à la ligne générale du signe ancien :

	: <u>babylonien</u>		, <u>assyrien</u>		;
	: «		», «		;

Par ailleurs, certaines dispositions d'éléments sont propres à l'assyrien, d'autres au babylonien. C'est ainsi que le groupe babylonien , commun à divers signes, correspond, en assyrien, à et, partiellement, à :

<u>babylonien</u>							
<u>assyrien</u>							

On aurait tort toutefois de conclure de ce qui précède que l'évolution de l'écriture akkadienne a obéi à des règles strictes et suivi un cours uniforme. A une même époque, on constate souvent des innovations contradictoires. A titre d'exemple, voici les particularités que présente le syllabaire tardif d'Artaxerxes I : on y relève

d'une part, la tendance à simplifier à l'extrême la graphie de certains éléments, à écrire pour , pour ; pour ; pour ; pour , etc. ; à confondre des signes de forme voisine : et ; et ; et ; et ; et , etc.

mais, d'autre part, la tendance inverse à compliquer arbitrairement d'autres formes de signes : pour ; pour ; pour ; pour ; pour ; pour , etc.

Il serait également erroné de supposer qu'à une période donnée correspond une graphie rigoureusement et universellement normalisée. Il ne faut pas oublier que, sur argile, les cunéiformes sont une écriture cursive ; d'un texte à l'autre, les signes sont rarement d'une similitude parfaite. Chaque scribe a sa "main" particulière, plus ou moins soignée, plus ou moins académique.

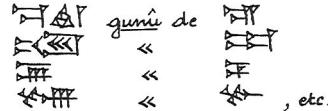
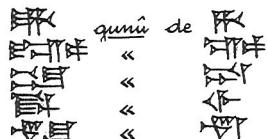
A l'époque classique, les signes cunéiformes sont composés d'éléments simples : clous verticaux, horizontaux, obliques et têtes de clous, dont l'amorce, suivant l'impression du calame, peut être finement marquée ou largement étalée :

, , — , , — , , — , ,

La combinaison de ces différents éléments donne à chaque signe sa structure particulière. On distingue :

- 1) des signes simples :  an;  la;  ki;  so; etc.
- 2) des signes redoublés :   ai;   abu; etc.
- 3) des signes composés, formés par l'imbrication de deux signes distincts :   "manger" ( "bouche" +  "pain"),   "boire" ( "bouche" +  "eau"),   "larmes, pleurer" ( "eau" +  "œil"),   "huile végétale" ( "huile" +  "arbre"), etc.
- 4) des signes complexes, ou signes "gounifiés", c.-à-d. affectés du gounû (cf. p. 8). A l'époque akkadienne le gounû n'était plus qu'un élément graphique, vidé de toute signification concrète et n'ayant pas lui-même aucune existence autonome.

Le gounû se présente généralement sous la forme de trois ou quatre traits horizontaux, de deux ou trois traits verticaux, de trois cloches obliques sur une tête de clochette, ou enfin de trois têtes de clochette :



Il convient de noter que les Akkadiens n'ont pas conservé tous les signes gounifiés que possédaient l'écriture sumérienne ( et  se sont fondus dans la forme simple ; cf. encore n° 207, 209, 215, etc.), que les Babylonien en ont gardé un plus grand nombre que les Assyriens (cf. n° 10, 71, 168, etc.) et qu'enfin ces deux peuples n'ont pas toujours marqué le gounû de la même façon :



5) Intermédiaires entre les signes composés et les signes complexes, on peut également faire une place à part à certains signes renforcés de l'élément nun (, , qui possède sans doute une existence et une valeur indépendantes, mais qui paraît, en composition, avoir perdu toute signification concrète :



6) En principe, les signes cunéiformes sont écrits distinctement les uns à la suite des autres. On rencontre pourtant, sporadiquement, quelques ligatures de signes. Mais elles sont rares et principalement attestées à

basse époque et pour des expressions bien déterminées :

ancien-babylonien   (=   "en"),

  (=   "ana" "à, vers"),

moyen-assyrien   (=   "i-na" "dans"),

séleucides   (=   "mâru sâ" "fils de"),

  (=   "mârtu sâ" "fille de"), etc.

  (=   "mâre mê sâ" "fils de" (plur.))

  (=   "Kaspî am "(d') argent"), etc.

## II. Valeur des signes.

L'écriture sumérienne était essentiellement "idéographique", c'est-à-dire que chaque signe, étant une image, y possédoit un sens concret ; à cette valeur fondamentale s'ajoutaient des significations dérivées, apparentées ou synonymes. Ainsi

  signifiait "bouche", mais aussi "parole", "dent", "parler", "crier", etc. ;   "ciel" et "dieu", etc.

A chacun de ces sens correspondait naturellement un mot différent :

  "KA bouche, inim parole, ZU dent, DUG parler, GU crier;

  "AN ciel, DINGIR dieu.

Toutefois, le système idéographique sumérien était moins rigoureux que ne l'est par exemple l'écriture chinoise. Il manifestait déjà une certaine tendance au phonétisme, c.-à-d. à employer des signes comme de simples sous et non plus comme des mots. Une des principales raisons qui motivèrent cette dérogation au principe de la notation idéographique pure fut sans doute le désir de preciser le sens de certains textes en exprimant en clair l'appareil grammatical de la phrase qui, dans les premières inscriptions, encore rudimentaires, pouvait à la rigueur rester sous-entendu. Préfixes, suffixes, infixes ne correspondaient évidemment à aucun signe concret. Pour pouvoir les noter on dut recourir au subterfuge de l'homonymie, c'est à dire les rendre par des signes, qui, abstraction faite de leur sens, avaient la même prononciation. Ainsi le préfixe verbal AN pouvait phonétiquement s'exprimer au

1) Par convention, ici et dans les pages qui suivent, les mots sumériens sont écrits en capitales, les mots akkadiens en cursive soulignée. Ne pas tenir compte des accents ni des chiffres, qui n'ont qu'une valeur de classement (cf. ci-après, p. 33).

moyen du signe **DINGIR** qui, nous l'avons vu, dans l'acception de "ciel", se prononçait AN.

Lorsque les Akkadiens empruntèrent aux Sumériens leur système graphique, ils se trouvèrent donc en présence d'une écriture, en majeure partie sans doute idéographique, mais engagée déjà dans la voie du phonétisme. Cette tendance au phonétisme, les Akkadiens allaient encore l'accentuer, sans renoncer toutefois à l'usage idéographique de certains signes. Ils y étaient naturellement enclins par le fait que leur langue, flexionnelle et souple, se prêtait infiniment moins que le sumérien, agglutinant et rigide, au jeu approximatif de l'idéographie. Ils le firent d'ailleurs avec d'autant plus de liberté que les valeurs des signes, qui en sumérien représentaient des mots, n'étaient plus que de simples sons pour une oreille akkadienne.

L'adaptation de l'écriture d'une langue à l'autre n'allait pas cependant sans soulever plusieurs problèmes. Non certes dans l'emploi des idéogrammes : il suffisait de lire en akkadien l'objet ou l'idée suggérée par le signe : *ilu* "dieu" pour **DINGIR** (sum. DINGIR), *pū* "bouche" pour **MULU** (sumérien KA), *kāšidu* "prendre, atteindre" pour **KUR** (sum. KUR), en mettant le mot à la forme grammaticale exigée par le contexte. Mais pour l'établissement du syllabaire, c.à.d. pour l'adoption d'un nombre suffisant de valeurs phonétiques convenant à leur langue, les Akkadiens eurent à surmonter une double difficulté : en premier lieu, le matériel sumérien se révéla, à la fois, trop pauvre, et encombré de valeurs pratiquement inutilisables. Il était trop pauvre par le fait que son vocabulaire, en bonne partie monosyllabique, était peu varié et comprenait de nombreux homonymes (*A eau*, *A bras*, *A placer*, *A dix*, etc. ; *KU poser, fonder, KU manger, KU (être) pur, KU brancher*, etc.), abondance illusoire, puisque dans chaque cas, une seule de ces valeurs homophones aurait pu suffire aux Akkadiens pour transcrire la syllabe envisagée (*a*; *ku*; etc.). Par ailleurs, les valeurs dissyllabiques, telles que *BULUH*, *LAGAB*, *DINGIR*, etc., et, à plus forte raison, les valeurs plus lourdes encore, étaient en fait inutilisables, soit qu'elles auraient été d'un emploi par trop exceptionnel, soit qu'elles fussent manifestement incompatible avec la structure d'un mot sémitique. Pour plus de commodité, les Akkadiens s'en tinrent donc aux valeurs monosyllabiques et abandonnèrent un grand nombre de valeurs homophones. Mais le matériel restant ainsi à leur disposition étant insuffisant, ils durent avoir recours à divers procédés pour le faire proliférer et lui donner la variété et la souplesse nécessaires.

La deuxième difficulté qu'eurent à surmonter les Akkadiens était d'un autre ordre. Elle résidait dans le fait que, du point de vue phonétique, les deux langues différaient sensiblement. Certains sons de l'akkadien n'existaient pas en sumérien, et inversement. Le tableau ci-après permettra de se rendre compte de ces divergences :

	Akkadien						Sumérien					
	labiales	inter-dentales	dentales	prépa-tales	labiales et vélaires	laryng-gales	labiales	inter-dentales	dentales	prépa-tales	labiales et vélaires	laryng-gales
<u>Consonnes</u>												
<u>Occlusives</u>	b		d		g		b		d		g	
sonores	t̪		t̪		k̪		t̪		t̪		k̪	
sourdes					q̪							
emphatiques												
<u>Spirantes</u>												
sonores			z							z	(z?)	
sourdes			s, ſ		ſ					s, -	ſ	
emphatiques			ſ							-		
<u>Liquides</u>												
nasales	m		n				m		n		(m?)	
buccales			r, l						r, l			
<u>Semi-voyelles</u>	w		y				-		-			
<u>Voyelles</u> ( primitives) a, i, u; (secondaire) e											a, i, u, e (ä?, ö?, ü?)	

Notes sur la prononciation : <sup>1</sup>, occlusive glottale ou coup de glotte, marque un hiatus (qui tend à s'éliminer), prononcer comme en allemand devant les voyelles accentuées ou isolées (*beachten*), ou en français dans "j'en ai un". — g est toujours dur (français *gorge*). — Les emphatiques (t̪, q̪ (parfois écrit k̪), ſ) sont caractérisées par un phénomène laryngal (arrêt brusque après l'explosion?) accompagnant l'articulation buccale. (Il est possible que ſ ait été affriqué : <sup>2</sup> ſ). — ſ̪, interdentale sourde, comme *th* anglais dans *thing*. — ſ, toujours dur, comme en français *sur*. — ſ̪, ſ mouillé. — ſ̪, prononcer comme français *ch* (*chat*). — ſ̪, prononcer comme allemand *th*, dans *beachten*. — z, prononcer comme dans français *zone*. — ſ̪, cf. emphatiques. — w (ü) : ou consonne (français *ouate*). — y (i) : i consonne (français *yeux*). — u, prononcer *ou* ; e, prononcer *é*.

Dès les plus anciens textes, certains sons akkadiens n'étaient plus que des survivances, en voie de transformation rapide : ſ̪ (> ſ̪), ſ̪ (> ſ). Les semi-voyelles w et y ont eu très tôt tendance à s'assurer ; de même, la légère consonne laryngale <sup>1</sup> disparaît souvent dans la prononciation.

A certaines époques, quelques occlusives ont été spirantisées : b en t̪ ou w; k̪ en ſ̪; t̪ en ſ̪; ſ̪ en ſ̪ (nous noterons cette prononciation b̪, k̪, t̪, ſ̪).

Bien que la graphie n'en ait pas conservé de traces, il n'est pas impossible que l'akkadien ait connu quelques uns des autres sons laryngaux (h, h̄, ſ̪) ou vélaire (g̪) du sémitique commun.

De la confrontation de ces deux colonnes, il ressort essentiellement :

- 1<sup>o</sup>) que l'akkadien ne trouvait dans l'écriture sumérienne rien qui puisse lui permettre de transcrire exactement ses emphatiques t, s, q ;—
- 2<sup>o</sup>) que pour ses six sifflantes ou apparentées z, s, š, š, š, š, il ne pouvait disposer que des signes notant les trois sons sumériens z, s, š ;— 3<sup>o</sup>) qu'il devait enfin se contenter du seul š sumérien pour écrire t et š (peut-être aussi c et č).

Sarcasmes gênantes sans doute, mais dont il convient cependant de ne pas exagérer l'importance. Un sujet lisant ou écrivant sa langue maternelle peut fort bien se satisfaire d'une certaine approximation du système graphique<sup>1)</sup>. L'écriture suggère les mots, plus qu'elle ne les restitue véritablement. Ainsi s'explique qu'à l'origine les Akkadiens se bornèrent à de minimes innovations et se contentèrent, le plus souvent, d'aménager au mieux le matériel sumérien.

— Pour les emphatiques, ils les transcrivirent simplement, à l'initiale<sup>2)</sup>, soit par la sonore, soit, plus rarement, par la sourde correspondante : du/tù, di/ti, ga/qá, za/ṣa, zi/ši

Ki/qi, ku/qú

en finale, la question ne se posait pas, car, ayant admis (cf. ci-dessous) que la consonne finale pouvait être indistinctement sourde ou sonore, il leur suffisait d'ajouter la possibilité d'une lecture emphatique : aq/ak/aq, ad/at/at, az/as/as, etc.

— Pour les sifflantes, ils les répartirent de la façon suivante :

z, s, š furent transcrits par le z sumérien,

š fut transcrit par - š

š, š par - s

— Ils ne virent enfin aucun inconvénient à ce que le š sumérien recouvrît à la fois leur š et leur š' (qu'ils notèrent parfois, cependant au moyen d'une voyelle rare).

Le principal de leur effort constructif porta donc sur la solution de la première difficulté, résultant de la pauvreté et du manque de souplesse du syllabaire sumérien expurgé. Pour remédier à ses insuffisances, les scribes akkadiens eurent recours à divers procédés<sup>3)</sup>:

1<sup>o</sup>) adoption comme valeurs phonétiques de lectures idéographiques akkadiennes, sous une forme figée :

1) C'est ainsi que le sumérien lui-même n'éprouva jamais le besoin de créer des signes spéciaux pour ā, ō (?), ū (?), g (?), z. Cf. également, en français, gîle/gare, car/cire, homme/hache, etc.—

2) Il s'agit ici, bien entendu, de l'initiale (ou de la finale) d'une valeur phonétique et non de celle d'un mot.—

3) Sur ce sujet, cf. les excellentes pages de Fr. Thureau-Dangin, Le Syllabaire akkadien, Avant-propos, I-II, dont nous donnons ici l'essentiel.—

id pour  "coté", akk. idu ,  
is pour  "bois", akk. isu ,  
el pour  "pur", akk. ellu , etc.

2<sup>o</sup>) possibilité d'un éventail vocalique :

uh donne naissance à ah, eh, ih (); etc. Le procédé fut particulièrement fécond dans le dédoubllement en i et e des valeurs sumériennes en i : ri > re, li > le, di > de, etc.

3<sup>o</sup>) interéchange de la sourde et de la sonore :

à l'initiale : ba > pa, bi > pi, ti > di, tu > du, da > ta, etc.  
en finale : ab > ap, ad > at (> at), ib > ip, ud > ut (> ut),  
ug > uk (> uk), ig > ik (> ig), dam > tam, etc.

4<sup>o</sup>) apocope de la voyelle ou de la consonne initiale ou finale :

sig > ši, tam (< dam) > ta, sum > zù (su)  
wa > ā, itu > tú.

5<sup>o</sup>) élargissement, au moyen de -m, de quelques valeurs, destinées à transcrire commodelement la finale avec mimivation (-m) d'un mot au nominatif singulier :

rum (), bum (), süm (

### Evolution du syllabaire .

En dépit de ces aménagements, le syllabaire ancien resta relativement réduit, sans que l'imprécision de la graphie parût gêner outre mesure le lecteur akkadien. Sans doute, chaque génération y apporta-t-elle des retouches de détail, mais il fallut attendre plusieurs siècles pour que se manifestât vraiment chez les scribes le désir de rendre l'écriture plus conforme à la prononciation.

Ce n'est point tant le fait que les nouvelles écoles de lettrés s'intéressaient davantage aux questions formelles, ni même la présence dans la population de nouveaux éléments hétérogènes, qui semblent avoir favorisé ce besoin de réforme ; il paraît être plutôt la conséquence des transformations qui avait progressivement subies le langage lui-même.

Le š et le š' qui, dans les temps anciens, n'étaient déjà plus que des survivances, avaient très vite disparu. Les signes sumériens en š qui les transcrivaient étaient passés au service du š akkadien, laissant à peu près inemployées les valeurs en š. Annuaient également la semi-voyelle w dont la disparition délestait le signe  de ses valeurs wā/wi/wu, au profit de la valeur gi jusqu'alors assez rare. A la fin des mots, la mimivation s'était effacée, de sorte que des valeurs du type rum, bum, sum, kum, etc. n'étaient plus qu'exceptionnellement

employées. L'essai, à titre phonétique, de la valeur qa, nom akkadien d'une unité de mesure représentée par le signe , ainsi que quelques autres incidences du même ordre, laissaient entrevoir la possibilité d'une notation plus exacte des emphatiques. Par ailleurs, toute une série de valeurs, inutilement créées, tombait peu à peu en désuétude, en raison de leur ambiguïté.

Le divorce grandissant entre l'écriture ancienne et l'état présent de la langue rendait souhaitable un nouvel aménagement du syllabaire. Il se fit sous deux formes : d'une part, accroissement du nombre des valeurs, d'autre part, meilleure répartition des disponibilités.

Le fut aux mêmes procédés que jadis auxquels on recourut d'abord :

- a) emprunt au vieux fonds sumérien : kuš, haš, gūb, nag, ad, qīr, etc.
- b) valeurs tirées de lectures idéographiques akkadiennes : šad, mat (, šadū "montagne", matū "pays"), sab (, sabū "soldat"), sat (, satū "main"), sir (, sirū "serpent"), etc.
- c) échange de la voyelle : šim > šun, šab > šib, etc.
- d) changement de la consonne (qui, à peu près limité primitivement au jeu de la sourde et de la sonore, s'étendit aux liquides et aux nasales, et se généralisa pour les siffantes) : lab > nah et rah; lub > rib; mat > nat et lat; etc. — šad > sat; sag > šag; baš > bas; šib > sib; etc.; en finale, demeurait naturellement la triple possibilité d'une lecture sonore, sourde ou emphatique : mat/mad/mat̄, nat/nad/nat̄, etc.
- e) apocope de la voyelle ou de la consonne, à l'initiale ou en finale : kin (> qin) > qi; kum (> qum) > qu; dim (> tin) > ti; num > riu; tum > tu; lim > li; etc. — apin > pīn; iši > šib; etc.

Les disponibilités ainsi créées permirent de préciser certaines graphies restées jusqu'alors flottantes, notamment celle des emphatiques : on put leur affecter soit des valeurs nouvellement obtenues : (qa), qi, sir, qat, sab, etc., soit des signes anciens, rarement employés, dont on modifia la lecture : qīr (< qum < kum), tu (< DUN), etc., ou que l'on spécialisa définitivement dans cette acceptation précise : si (< zē, zī), su (< zum), ti (< tin < dim), etc. L'indécision subsista toutefois pour les signes ta, za/sa, ainsi que pour les consonnes finales.

La précision apportée par la transcription de s (si, su, sir, sab, etc.) favorisa une répartition plus exacte des signes réservés aux siffantes :

s pour š, š pour z, z pour t.

On dédoubla le signe  (, , , , , , , , , , , , , , , , , , , , , , , , , , , , , <img alt="signe

me l'élaboration du syllabaire.

Le syllabaire ancien-assyrien nous est surtout connu par les tablettes dites "cappadoziennes". Les inscriptions officielles des premiers dynastes assiriens attestent un usage moins net. Ecrites d'abord à la mode d'Akkad, elles subirent très vite l'influence babylonienne, l'orthographe locale n'y laissant que des traces éphémères.

Dans ce syllabaire ancien-assyrien, subsistent encore maintes particularités akkadiennes : confusion fréquente de la sourde et de la sonore (ba/pá, be/bé/pé/pá, ti/te/ti/di, dim/tim, gán/kán, dár/tár, etc.) ; pas de notation distincte pour les emphatiques ; emploi du signe  avec les valeurs i, li, ni, etc. Mais on constate déjà d'assez nombreuses divergences. Pour les siffantes, si zu vaut toujours pour zu, su et eu, zi pour zi, si et si, za pour za, sa et sa, on trouve en revanche, autre  et  pour sa, še pour še, šu pour šu et surtout le choix très caractéristique de si () pour ši et še. Non moins représentatif est l'usage de ás (as (), de áb () concurremment avec ab (í () et é (

Dans le syllabaire ancien-babylonien, qui est celui des inscriptions de la première dynastie de Babylone (Hammurapi), même dualité, mais sous une forme différente. Les survivances anciennes sont encore nombreuses, mais déjà en voie de disparition : Sans doute i et í ne sont plus encore différenciés dans l'écriture ; ni, conserve les valeurs i et li ; les emphatiques restent couramment confondues avec les sonores ou les sourdes, mais apparaissent déjà sporadiquement si, su et qa. L'indécision entre la sourde et la sonore (ba/pá, et inversement pá/bá) a tendance à disparaître, sauf pour  qui garde les valeurs bí et pí ( étant à peu près exclusivement réservé à wa/wi/wu). Pour les siffantes, la tradition akkadienne prévaut dans les graphies za pour za, sa et sa, de zi pour zi, si et si, de zu pour zu, su et eu, en dépit de quelques emplois de sa, si et su, mais les signes ,  et 

En outre, les syllabaires ancien-assyrien et ancien-babylonien ont tous deux abandonné divers signes rares ou compliqués : , , , , , , etc.

C'est à l'époque moyenne de la langue (moyen-assyrien, moyen-babylonien) que triomphe la réforme du syllabaire, telle que nous l'avons décrite précédemment : multiplication des valeurs par des doublots (šu , à côté de šu , šá , à côté de šá , etc.), ou par la vogue croissante des valeurs du type mat, šad, reš, sír, etc. ; notation plus stricte des siffantes ; distinction entre sonores, sourdes et emphatiques. Cette tendance à la prolifération des valeurs devait aller en s'accentuant aux époques suivantes (néo-assyrien et néo-babylonien).

D'autre part, l'influence prépondérante que la culture babylonienne avait acquise en Mésopotamie avait progressivement atténué les divergences entre les deux graphies dialectales, sans que l'on parvint toutefois à l'adoption d'un syllabaire commun : en babylonien, les signes nouveaux qa, qí, qu, ti et tu n'éliminèrent jamais complètement qa, ki, ku, di et du dans la notation des emphatiques que les Assiriens, au contraire, se montrèrent toujours plus soucieux de transcrire avec exactitude. Ceux-ci, en revanche, conservèrent jusqu'à la fin une prédilection marquée pour ás () , au détriment de as () , et de ši () et de še () .

Notons enfin que, en néo-babylonien, dans bon nombre de valeurs du type tum (consonne + voyelle + consonne), le timbre de la voyelle médiane s'était à ce point estompé que l'on employait ham pour im, dur pour dar, šib pour šab, etc. sans aucune intention particulière.

Telle est dans ses grandes lignes la double évolution que connaît le syllabaire cunéiforme, en Assyrie et en Babylonie. Mais, outre ses diverses ramifications dans le temps et dans l'espace, il se subdivise encore en traditions secondaires, qui se manifestent dans la graphie de certains groupes de documents, auxquels les scribes semblent avoir voulu imprimer une physionomie particulière.

C'est ainsi que la graphie des textes de présages se différencie nettement de l'usage courant. On y rencontre, même à basse époque, des survivances archaïques, notamment dans la transcription des emphatiques et des siffantes :  pour qa,  pour pi,  pour sa,  pour su,  pour ti,  pour qi,  pour wa, vi, wi, etc. ; l'emploi de valeurs rares ou surannées : ád () , áb () , lu () , má () , sa<sub>1</sub> () , sa<sub>2</sub> () , ku<sub>1</sub> () , ku<sub>2</sub> () , puh () , ín, šáh () , rú () , šaru, šarru () , etc. ; ces jeux graphiques, tels que la répétition d'un même signe, recourrant des valeurs différentes :   ... ú-sam-...; á-d... , -ás-rú-...; á-á...

*i-n-šar-... ; 𒆷 𒈗 𒆷 kú-tal uzu ; 𒄩 𒄩... harku... ; etc.*

Même souci d'originalité dans la graphie de nombreux *colophons*<sup>1)</sup>. Le si-quataire de la tablette se complait à y donner libre cours à une fantaisie qui tend parfois à devenir traditionnelle : ainsi l'emploi de 𒀭 pour 𒊩 (ša), de 𒌵 for lu (lù), de ߟ for il (il<sub>4</sub>), de 𒉣 𒉣 for 𒉣-ture ; etc. Cette fantaisie s'exprime aussi dans le choix souvent très particulier des idéogrammes.

Le goût de l'archaïsme a connu à certaines époques une vogue telle que toute une série d'inscriptions s'en trouve profondément marquée. Sur l'Obélisque de Šamē-Adad V<sup>2)</sup> ou sur la Pierre Noire d'Assarhad-don<sup>3)</sup>, seul, le tracé de l'écriture révèle cette recherche des factures anciennes, mais, dans les inscriptions de Nabopolassar et de Nabuchodonosor, l'aspect conventionnel des signes s'accompagne d'une orthographe désuète, que souligne encore l'emploi d'un syllabaire plus ou moins archaïsant qui, au moins une fois et non sans gaucherie, s'ingénie à reproduire la graphie lointaine de l'époque d'Akkad.<sup>4)</sup>

En revanche, on ne saurait guère parler d'un syllabaire particulier à propos de la *graphie sybilline* de quelques textes ésotériques dont l'exemple le plus remarquable paraît être la tablette où un scribe a consigné les secrets de la fabrication d'un vernis<sup>5)</sup>. Afin de rendre son document incompréhensible aux profanes, il choisit pour divers signes des valeurs à ce point insolites et artificielles qu'elles ne peuvent être acceptées comme valeurs authentiques du syllabaire assyro-babylonien.

Le syllabaire, dont nous venons de voir les aspects multiples en Mésopotamie même, a par ailleurs largement débordé l'aire proprement akkadienne. Les peuples limitrophes l'ont accueilli et utilisé comme le véhicule de la pensée et de la culture akkadiennes. Il poussa donc au loin des rameaux adventices qui, fleurissant en terrains étrangers, y donnèrent naissance à des variétés nouvelles. Nous laisserons naturellement de côté celles de ces traditions qui, définitivement détachées de la souche originelle et remaniées par divers peuples, servirent de moyen d'expression à des idiomes alloïgènes<sup>6)</sup>. Mais ces mêmes peuples copieront ou rédigèrent, en un syllabaire qui, à leurs yeux, demeurait akkadien, des textes en langue sémitique (pièces de chancellerie, lettres, fragments de traités divers, glossaires, etc.). Cet emploi hors

1) On appelle *colophon* l'ensemble des indications que le scribe inscrit au bas d'une tablette ; elles mentionnent, d'une façon plus ou moins complète, la nature du texte, les noms du propriétaire et du copiste, ainsi que leur généalogie. On y trouve parfois des malédictions contre celui qui détruirait ou altérerait le document. —

2) IR, 29-31 ; — 3) IR, 49-50. — 4) Inscription de Nabopolassar relative à la restauration de la tour de Babylone. — 5) Syllabaires hittite, hurrite, élamite, etc. —

frontières du syllabaire akkadien intéresse donc directement l'histoire de l'écriture assyro-babylonienne.

La dérivation la plus importante fut l'œuvre des Hurrites. Le fond commun des syllabaires employés par les Hittites de Boghaz-Köi, les scribes d'El-Amarna ou les gens de Nuzi ne dérive pas en effet de la source babylonienne ou assyrienne contemporaine, mais remonte à une tradition akkadienne plus ancienne qui leur fut transmise par les Hurrites. Cette tradition est celle de l'époque d'Akkad. Ses caractéristiques essentielles sont encore nettement reconnaissables dans chacun de ces syllabaires, en dépit d'influences sémitiques postérieures et d'innovations locales. Sonores et sourdes sont le plus souvent confondues (𒁹 = pa et 𒁶 ; 𒁷 = ba et 𒁸 ; 𒁻 = tu et 𒁶 ; 𒁹 = du et 𒁶 ; 𒁷 = ta et 𒁶 ; 𒁻 = da et 𒁶 ; etc.). La notation des sifflantes suit en général les règles admises par le vieil-akkadien. Les emphatiques n'ont pas de transcription distincte, hormis quelques exemples de qa et de q̄. Le signe 𒁷, rarement employé avec la valeur pi, y note communément wa/wi/wu, et, bien que 𒁷 n'y soit pas inconnu, c'est le même signe 𒁷 qui sert le plus souvent à écrire ՚ et ՚. En revanche, l'emploi de ՚ avec la valeur ka<sub>4</sub>, à côté de qa, est sans précédent dans toute l'histoire du syllabaire akkadien.

Dans cette tradition commune, quelques particularités de détail permettent de distinguer du syllabaire de Nuzi le *syllabaire akkado-hittite* des textes de Boghaz-Köi et de certaines lettres d'El-Amarna, provenant d'Égypte ou écrits par Tushratta, Aziru, etc. Le signe 𒁷 y a une lecture taš, † une lecture dāš (qui on retrouve dans le syllabaire cassité contemporain), ՚ une lecture nūš, ՚ une lecture lī (valeurs également attestées dans les inscriptions assyriennes de la même époque), ՚ une valeur tu<sub>4</sub> (du<sub>4</sub>, tu<sub>4</sub>), etc. Ce syllabaire akkado-hittite présente lui-même un aspect légèrement différencié dans les lettres d'El-Amarna rédigées en Palestine ou en Phénicie. Elles reflètent en effet une influence cananéenne très nette, dont, au point de vue graphique, la particularité la plus remarquable est l'emploi du signe ՚ pour transcrire les préformantes du verbe cananéen yu, ya, yi, concurremment avec les valeurs wa/wi/wu. —

Une autre dérivation du syllabaire classique — qui n'est peut-être pas sans rapport avec la tradition hurrite — s'est développée au sud-est de la Mésopotamie, en pays élamite. Le *syllabaire akkado-élémite* joint à des survivances anciennes, d'origine agadéenne, sud-babylonienne, voire assyrienne, quelques singularités caractéristiques : su y est transcrit par ՚, ši par ՚, bi par ՚, he par ՚, et, surtout ՚ par ՚, etc. —

### III - Lecture de l'écriture cunéiforme. - A) Les signes. -

Dans l'écriture akkadienne, un signe peut être lu soit phonétiquement, c'est-à-dire comme un simple son (« kur », dans ik-kur, mat dans šal-mat, etc.), soit idéographiquement, c'est-à-dire comme un mot isolé (« matu pays », šadû montagne, etc.). Si la plupart des signes présentent ce double emploi, quelques-uns ne possèdent que des valeurs phonétiques, et certains autres ne se rencontrent dans les textes qu'à titre d'idéogrammes. Outre ces deux possibilités, un signe cunéiforme peut également servir de déterminatif ou de complément phonétique.

1) Valeurs phonétiques. Il arrive souvent qu'un même signe ait plusieurs valeurs (polyphonie). En revanche, il n'est pas rare qu'une même valeur soit commune à plusieurs signes (homophonie).

La polyphonie d'un signe a fréquemment une origine multiple. Nous avons vu qu'un idéogramme sumérien représentait non seulement l'idée fondamentale suggérée par le dessin primitif, mais encore un certain nombre de notions annexes, synonymes ou dérivées (polysémie). désignant la bouche (KA), évoquait en outre l'idée de dent (ZÚ), de parler (DUG), de parole (INIM), etc. Suivant le contexte, pouvait donc se lire KA, ZÚ, DUG, INIM, etc. En outre, des signes originellement distincts étaient parfois confondus en un signe unique, il est naturel que ce signe rassemble en lui les différentes valeurs des signes disparus : BAD ouvrir (←), TIL finir (↖); etc.

Si la polysémie des idéogrammes sumériens et la confusion de certains signes expliquent en partie la polyphonie du syllabaire assyro-babylonien, le facteur principal paraît en être la multiplicité des valeurs créées par les Akkadiens eux-mêmes. Ainsi peut se lire sag (ancienne valeur sumérienne : SAG tête), sak, sag, šak, šag, šaq (valeurs dérivées de sag), rē (valeur nouvelle < nēšu tête), etc.;

: kur (ancienne valeur sumérienne : KUR pays, montagne), kur (< Kur), mat (valeur d'origine akkadienne : matu pays), šad (ib.), šadû montagne), nad t.<sup>t</sup> (dérivé de mat), la t.<sup>t</sup> (ib.), sad (dérivé de šad), etc. -

L'homophonie des valeurs provient du fait que la langue sumérienne — en grande partie monosyllabique — contenait de nombreux mots homonymes, traduits naturellement par des signes différents : A eau () ; Á bras () ; AB fenêtre () ; AB rache () ; etc. ; U dix (↖), Ú herbe () ; Ù et () ; etc. Ici encore, la prolifération des valeurs akkadiennes augmente sensiblement le nombre des homophones.

Les valeurs phonétiques akkadiennes comprennent :

- des valeurs alphabétiques, réduites à la transcription des voyelles : a () ; i () ; u () ; u () ; u () ; u () . A certaines époques cependant, on constate l'emploi alphabétique de quelques valeurs bilittères, dans lesquelles, seule, la consonne compte : (i)s () ; (u)s () ; (i)t () ; (u)t () ; (i)m () ; (u)m () . Ex. ia-am-ru (i)s ; il = iamrusil. Ces graphies dites "rompues" constituent une timidité ébauche d'alphabetisme, qui ne fut jamais poussée plus avant.
- des valeurs syllabiques ouvertes : ab, ad, ir, etc. ; ba, da, ru, etc.
- des valeurs syllabiques fermées : har, mar, lih, tar, mis, etc.
- des valeurs bisyllabiques, du type tara, reme, para, etc. (valeurs rares et de basse époque), ou obtenues par jeu semi-idéographique sarvu, dans išarvu, amat, dans tiamat, ali, dans su-ali, etc., d'un usage plus exceptionnel encore.

Toutes les valeurs phonétiques, qui enregistrent les tableaux d'ensemble du syllabaire, ne doivent pas être mises sur le même plan. Les unes sont d'un emploi courant, d'autres sont moins fréquentes ; certaines se rencontrent à toutes les époques, d'autres n'ont eu qu'une vogue éphémère. -

2) Valeurs idéographiques. — La plupart des idéogrammes akkadiens proviennent naturellement du fonds sumérien. Toutes les catégories de mots : verbe, substantif, adjetif, préposition, adverbe, etc. peuvent être écrits idéographiquement : kašedu atteindre, matu pays ; rabu grand ; ištu hors de ; danni très ; etc. Chacun de ces mots doit être lu à la forme grammaticale qui exige le contexte : išakan il place, aškun j'ai placé, šakin est placé, etc. ; šar mati le roi du pays, mais mat šarri le pays du roi ; etc.

On distingue des idéogrammes simples, rendus par un seul signe, et des idéogrammes composés, formés de deux ou plusieurs signes. Parmi ceux-ci, les uns expriment une notion originellement complexe ( nēšu lion, c.-à-d. "chien puissant" UR-MAH ; šisu cheval, c.-à-d. "âne" () de la montagne ( KUR-RA) ; d'autres au contraire paraissent, en leurs éléments, irréductibles à toute analyse ( išakkhu prince-vicaire ; etc.).

A côté de ces idéogrammes normaux, les Akkadiens ont parfois utilisé des pseudo-idéogrammes, mots ou radicaux akkadiens figés et immuables : barbaru loup, ur-ur urata juments ; et des cryptidéogrammes, groupes tout artificiels de signes, dont l'équivalence a été fixée arbitrairement ; ils sont rares et ne se trouvent qu'en dans des textes réservés à des initiés.

Bien que chaque idéogramme ait en principe sa personnalité propre, il arrive que les scribes jouent sur l'homophonie de deux signes. Les su-

méciens n'avaient pas été sans pratiquer déjà ces échanges de valeurs entre signes homophones ( Gi(N)/Gi, etc.) et, de ce fait, il en reste des traces dans l'idéographie assyro-babylonienne. Mais les Akkadiens eux-mêmes, et de leur propre chef, utilisèrent parfois le procédé. C'est ainsi que l'idéogramme de ummu "mère" (𒌆) est quelquefois employé pour écrire ummu "chaleur"; que erēšu "désirer" emprunte son idéogramme à erēšu "cultiver" (𒂗), rabū "étendre" à rabū "grand" (𒂗), erēšu "être nuageux" à erēšu "entrer" (𒂗); qu'à l'époque néo-babylonienne šuati "ce, celui-là" est écrit 𒉌 (c. à d. šumati) "les noms"). Parfois, ce jeu idéographique n'affecte qu'une partie d'un mot, telle, pour le nom propre Re'indu (< rēšu avoir frité), cette graphie SIB-in-du (c. à d. rēši (berger)-in-du), etc.

3) Déterminatifs. — Il existe certains signes cunéiformes qui, outre les valeurs phonétiques ou idéographiques qu'ils peuvent avoir, sont employés comme simples utilités graphiques, destinées à faciliter la lecture. Ce sont les déterminatifs et les compléments phonétiques. Les déterminatifs indiquent, comme les clefs chinoises, à quelle catégorie appartient le mot qu'ils affectent. Les uns précèdent le nom, d'autres le suivent. Leur présence n'est pas toujours obligatoire, et, si on les rencontre de préférence accolés à un idéogramme, il n'est pas exclu qu'ils accompagnent un mot écrit phonétiquement. A haute époque akkadienne, il est probable que certains de ceux qui étaient préposés se prononçaient effectivement (à l'état construit: awil, māt, šad, etc.), mais, très vite, ils n'eurent plus que la valeur d'un artifice graphique.

- a) déterminatifs préposés. Dans les transcriptions modernes, on les note soit entre parenthèses, soit en lettres supérieures:
- ↑ "um": devant les noms propres d'hommes ; est le plus souvent transcrit par "m" (masculin), ou par I: m-NUR-JSTAR, m-HU-ZA-LUM.
- ⇒ "homme": devant les noms communs d'hommes (ethniques, noms de professions, etc.), sum. lu: HAL lu .devin .
- ↑ "femme": devant les noms propres ou communs de femmes, et parfois devant les abstraits ; transcrit soit sum. mi: mi-su-gi šibtu vieille femme, soit simplement par F: F-Amak-Nusku; mi HUL lemmitu mère-chancelier.
- ⇒ "dieu": devant les noms de divinités, sum. dingir, parfois simplement transcrit par d: d-ŠAR (le dieu) AŠSU.
- ⇒ "mois": devant les noms de mois, sum. iti: iti BĀR(ZAG-GAR) nissānu (le mois de) Nisan.
- ⇒ "étoile": devant les noms d'étoiles, de constellations et de planètes ; sum. mul: mul-SUL-PA-È (Jupiter); mul-BAN qāṣtu une constellation;

- mul UDU-IDIM-SAG-UŠ kajjamānu la planète Saturne, etc.
- ⇒ "ville": devant les noms de villes, sum. uru = uru BĀR-SÍB ville de Barsippa.
- ⇒ "pays": devant les noms de pays, sum. kur = kur URU ki (-RA) akkadū le pays d'Akkad.
- ⇒ "montagne": devant les noms de montagnes, sum. kur = kur EN-TI le mont Elibi.
- ⇒ "cours d'eau": devant les noms de rivières, de fleuves et de canaux, sum. īt = īt iDIGNA idiglat le Tigre.
- ⇒ "plante, herbe": devant les noms de plantes herbacées, sum. ī: ī BURU-DA urru menthe.
- ⇒ "bois, arbre": devant les noms d'arbres et d'objets en bois, sum. gī ERIN urru cèdre, gī GU-ZA kussū chaise, trône.
- ⇒ "roseau": devant les noms de roseaux, de joncs, etc. et d'objets tressés avec des tiges flexibles, sum. gī = gī PISAN-DUB ūa- duppu coffre à tablettes; gī KID-MAH burū natte (de roseaux).
- ⇒ "pierre": devant les noms de pierres et des objets en pierre, sum. zā: zā ZA-GIN uqñi lapis, zā NUNUZ urimmatu perle;
- ⇒ "cuivre": devant les noms des différentes sortes de cuivre et d'objets en cuivre, sum. wudu = wudu ZA-RÍ-IN zarimtu cuire médiocre, wudu ŠEN-TUR tamqusu marmite.
- ⇒ "vêtement, étoffe": devant les noms de vêtements, sum. tūg = tūg GÚ-È mahlaptu chemise.
- ⇒ "cuir, peau": devant les objets en cuir, sum. kuš = kuš A-EDIN-LA nādu outre.
- ⇒ "vase": devant les noms de vases et de récipients, sum. dug: dug A-GÚ-BA agubbi bénitier, dug A-DA-GUR adaguru cruche.
- ⇒ "chair": devant les noms de viandes et de parties du corps, sum. uzu = uzu ZA(-LU) imilltu omoplata; etc. (cf. p. 326).
- Il existe quelques autres déterminatifs qui, en réalité, peuvent être considérés comme faisant partie de l'idéogramme et, partant, n'exigent pas d'être spécialement notés dans la traduction akkadienne. Ce sont ⇒ "laine" (sum. SÍA, akk. šipati), ⇒ "bateau" (sum. MÁ, akk. eleppu), ⇒ "objets tressés" (sum. SA, akk. rikšu), ⇒ "âne, quadrupède" (sum. ANŠE, akk. imēru), ⇒ "mouton, petit bétail" (sum. UDU, akk. imēru).
- b) déterminatifs postposés. — Ils comprennent des déterminatifs concrets:
- ⇒ "poisson": suit les noms de poissons (akk. nūmu, sum. KU6).
- ⇒ "oiseau": suit les noms d'oiseaux (sum. MUŠEN, akk. isstiru)
- ⇒ "terre": suit les noms de contrées (sum. KI, akk. irritu); fait souvent double emploi avec le déterminatif préposé māt: māt Aššur ki l'Assyrie.
- ⇒ "verdure, jardin", suit les noms de plantes légumineuses (sum.

ŠAB); fait parfois double emploi avec le déterminatif préposé ŠAM.  
Ces déterminatifs peuvent être considérés, eux aussi, comme faisant partie de l'idéogramme et ne sont d'ordinaire pas notés dans la transcription, exception faite de KI, que, par tradition, on maintient après les noms de contrées.

— et des déterminatifs grammaticaux :

- Pour "pluralité" (sum. MEŠ), marque le pluriel.  
KI "pluralité" (sum. ME), marque le pluriel.  
KI "totalité" (sum. HÁ), marque le pluriel.  
KI "un (et) un" (sum. DILIDIL  $\leftarrow$  DILIDIL), marque le pluriel.  
KI "deux" (sum. MIN), marque le duel.  
KI (sum. KAM), suit les noms de nombres.

KI (sum. KAM), ib.  
KI (sum. TA-KAM), suit les noms de nombres distributifs.  
Ces déterminatifs étant des moyens d'expression purement sumériens, ils ne peuvent, en principe, affecter que des idéogrammes et ne devraient pas être transcrits, l'akkadien exprimant par ses flexions les notions grammaticales qu'ils indiquent : LÚ mēš = amēlu "les hommes", ŠU<sup>2</sup> = qātātu "les deux mains", etc. Toutefois, par un souci de précision peut-être superficiel, la plupart des auteurs les notent dans leurs transcriptions : amēlu mēš, qātātu, etc. Il faut cependant remarquer que, pour les noms de nombre, l'expression sumérienne UD-I-KAM "premier jour" ne saurait être rendue par timu 1-kám, mais doit être traduite par le nombre ordinal (timu) malgré, ou par le nombre cardinal, suivant les cas.

— 4. Compléments phonétiques. — Afin de faciliter le choix entre les différentes valeurs idéographiques d'un signe, les Sumériens avaient coutume de préciser par un complément phonétique la consonne finale du mot. Le plus souvent, cette consonne servait de support à un suffixe, ce quel ou autre. Ainsi DI<sup>T</sup>F signifiant à la fois DINGIR dieu et AN ciel, DI<sup>T</sup>-RA ne pouvait se lire que DINGIR-RA, alors que DI<sup>T</sup>-NA exigeait une lecture AN-NA. — Les Akkadiens conservèrent l'usage des compléments phonétiques, bien qu'ils les employassent de façon moins systématique. Ils pouvoient ainsi non seulement spécifier l'idéogramme, mais encore préciser la lecture de sa dernière syllabe. Le signe š ayant les valeurs idéographiques šadū montagne, mátiu pays, kašadū atteindre, en écrivant š, š DI<sup>T</sup>F, š DI<sup>T</sup>-NA, š DI<sup>T</sup>-AD, ils indiquaient clairement qu'il fallait lire, suivant les cas : šadū, mátiim (ou mátiatum), ikšud (ou akšud sud), ikašad ad (ou akašad, etc.), le contexte permettant de choisir entre les diverses possibilités.

Parfois, au lieu de le suivre, le complément phonétique précède l'idéogramme ; en ce cas, c'est le début du mot que le scribe tenait à préciser : mu mutir-gimil. Il arrive même, rarement toutefois, que

l'initiale et la finale soient, l'une et l'autre, coiffées d'un complément phonétique : uš nānni ni.

Poussant plus avant encore le procédé, certains scribes l'appliquèrent, à l'intérieur même d'un mot, pour élucider la lecture d'une simple syllabe dont la graphie leur paraissait ambiguë : tuš ūš te-mid, akšud, ab šulul, am-šé-que, giš-pa-reu, etc.

Les compléments phonétiques peuvent se réduire à une seule lettre (šar mē), répéter une syllabe entière (au moyen d'un ou de deux signes : ilāni ni, inādiū diū, bi-sil si-il-tum), reprendre une partie plus importante du mot (sahmaštum maš-tum) et aller jusqu'à donner la "monnaie phonétique" de l'idéogramme, ce sont alors de véritables glosses (pi tūši, qāli qāti, etc.).

La présence de certains compléments phonétiques est devenue à ce point traditionnelle, qu'ils font pour ainsi dire partie intégrante de l'idéogramme et ne correspondent plus toujours aux nécessités du contexte (KI tum, ir-situm tum = ir-siti).

Lorsqu'ils se rencontrent à la fin d'un mot, c'est le déterminatif qui normalement précède le complément phonétique (mátium ki-tum, ittampabu mēš-hu). —

— B) La syllabe —

Les mots écrits phonétiquement sont décomposés en syllabes distinctes, soit ouvertes, soit fermées : i-ka-šad, ik-šud ou i-ka-a-šad, ik-šu-ad. Les graphies qui "cassent" les syllabes sont en principe anomalies et répondent à une intention particulière ; c'est ainsi que iš-al, iš-am représentent en réalité iš-əl, iš-əm. Les exceptions i-rab-am, ni-ka-ša-ad, ni-pa-əš-ú-ni ne sont qu'apparentes, les désinences -am, -u, -uni (énergique et subjonctif) étant adventices et quasiment indépendantes. A certaines époques toutefois, des scribes ont pratiqué, exceptionnellement, ces graphies (ta-san-al, etc.), sans autre raison. semble-t-il, qu'un souci d'originalité.

Le doublement ou le triplement d'une voyelle indique le plus souvent que cette voyelle est longue : ta-a-bu, ta-a-a-bu = tābu . .

— C) Le mot . .

Nous avons vu qu'un mot peut être écrit phonétiquement ou idéographiquement. Bien qu'aucune règle fixe ne paraisse présider au choix de l'une ou l'autre graphie, on constate cependant chez les scribes certaines habitudes dominantes, qui varient d'ailleurs suivant le genre des textes et suivant les époques. Le rédacteur d'une lettre néglige

à peu près complètement les idéogrammes qui ne sont pas d'un usage courant, alors que le tabellion conserve longtemps dans les actes qu'il rédige des formules sumériennes plus ou moins simplifiées. Logiquement il semblerait que les idéogrammes auraient dû disparaître à mesure que l'on s'éloignait de la tradition sumérienne. Ce n'est vrai qu'en partie et pour certains genres. La graphie purement syllabique offrait certainement des avantages : elle était vite apprise et relativement facile à lire ; mais l'idéographie pour qui en maîtrisait les difficultés représentait une économie importante d'espace et de temps ; c'est pourquoi on la trouve à l'état presque pur chez les graveurs de sceaux. Par ailleurs, elle mettait les documents à l'abri de certains regards profanes. Il en résulte que les textes destinés à une lecture courante, notamment ceux qui s'inspiraient d'une tradition sumérienne, vont d'une idéographie primitivement riche à un phonétisme qui ne laisse place qu'à quelques idéogrammes traditionnels ; au contraire, les ouvrages ésotériques, religieux, divinatoires, magiques, etc., traduisant des conceptions plus originales, suivent une évolution inverse : écrits primitivement en clair, ils se condensent progressivement en une idéographie poussée souvent à l'extrême.<sup>1)</sup>

Bien que, en règle générale, les mots soient autonomes, on rencontre parfois des expressions étroitement soudées par la graphie (sandhi) : sa-tur-ri (= sāt urri), is-sar-hi-iš (= issi ahīš), se-he-ra-bi (= šeberabi), Nu-fi-lum (= Nub-ilum), etc.

#### D) La phrase.

Dans l'écriture, les mots ne sont généralement pas séparés les uns des autres, ni les phrases entre elles. Mais, en principe, un mot n'enjambe pas d'une ligne sur l'autre et, souvent, la ligne a un sens complet. Si elle s'avère trop longue, le scribe la prolonge sur la tranche ou sur l'autre face, ou en rejette l'excédent à l'extrémité droite de la ligne suivante. S'il prévoit au contraire que le texte sera trop court, c'est à l'intérieur même de la ligne qu'il laisse un ou plusieurs espaces libres de manière que le dernier signe se place à l'extrémité de cette ligne.

Il n'existe pas de signes particuliers pour noter la ponctuation. Toute fois, le clou vertical T, dans quelques textes, a la valeur d'une sorte de point virgule ; dans les présages, il indique le début d'une sentence. Le

1) La façon dont les scribes utilisent les ressources – syllabiques ou idéographiques – de l'écriture curiéiforme et choisissent entre elles, n'a pas été étudiée dans son ensemble jusqu'à maintenant. Les indications données ci-dessus doivent être considérées comme très schématiques ; elles demanderaient à être précisées et nuancées par une étude plus approfondie des différents genres de textes.

signe X, ou Z, dans les commentaires, sépare les mots et leurs explications ; le signe U marque la fin d'une idée ou d'un développement. Pour n'avoir pas à répéter un ou plusieurs mots, les scribes utilisaient à la façon de nos ditto, idem, etc., les signes TT ou LÉTT "bis", plus rarement U. Un rejet est parfois indiqué par X.

#### E) Disposition générale d'un document.

Sur les tablettes non divisées en colonnes, l'écriture est généralement tracée parallèlement à la dimension la plus courte. A l'époque assyrienne, sur les tablettes en forme de coussin, l'écriture est le plus souvent dirigée suivant le grand axe. Sur les documents en forme de cœur, elle est disposée en tous sens, les lignes n'étant ni égales, ni parallèles.

Les tablettes qui dépassent une certaine largeur sont divisées en colonnes par des traits verticaux. Sur la face, la première colonne est celle de gauche. Sur le revers, au contraire, l'ordre des colonnes a beaucoup varié. On les lit en commençant parfois à gauche et parfois à droite, après avoir fait pivoter la tablette soit autour de la tranche inférieure, de sorte que le haut du revers est adossé au bas de la face, soit autour de la tranche gauche. Sur d'autres documents, les colonnes se poursuivent sur la face, la tranche et le revers.

Sur les tablettes de toutes dimensions, des traits horizontaux sont souvent à guider l'écriture. Cette particularité semble s'être perdue progressivement, sans qu'on puisse établir de chronologie possible. L'usage a varié suivant le genre des documents. Ainsi, sous la première dynastie babylonienne, les contrats sont rarement réglés ; les lettres, au contraire le sont presque toujours et les textes économiques souvent. Par la suite, cette disposition devient moins fréquente et, finalement, ni les lettres, ni les contrats, ni les textes économiques ne la présentent plus de l'époque néo-babylonienne à l'époque séleucide. Les inscriptions sur pierre, à toutes les époques, aussi bien en Babylonie qu'en Assyrie, sont réglées.

Un espace vide entre deux traits marque une division du texte. Dans les documents non réglés, un trait simple sépare les paragraphes, les sections ou les strophes.

Les grandes tablettes littéraires d'Akkur, de Ninive et d'Uruk sont marquées de petits trous, triangulaires ou ronds. Répartis inégalement sur les différentes parties de la tablette, ils remplissent parfois une ou deux lignes entières. Le plus souvent, ils semblent uniquement destinés à garnir les espaces non occupés par l'écriture.

Les scribes insèrent quelquefois dans leur texte des gloses, explications ou remarques, écrites ordinairement en petits caractères, au-dessus ou,

plus rarement, au-dessous de la ligne. Si le texte présente une lacune, par suite d'une cassure, le scribe n'essaie pas d'y suppléer, si facile que soit la restitution : il écrit, sous forme de glose, ~~bé-té~~ <sup>é-si-ki</sup> "cassure récente", et ses successeurs reproduisent la mention sous la forme ~~bé-té~~.

Sur certaines tablettes soignées, on remarque de dix en dix lignes, en marge, à gauche du texte, le chiffre 10 (L). Cette numérotation est probablement pour le scribe un moyen de s'assurer qu'il ne sautait pas une ligne.

Beaucoup de documents comportent une date. Les contrats, des enveloppes de lettres, la plupart des chartes sont authentifiés par l'empreinte de sceaux. Fréquemment, au bas de la tablette, sous le trait qui clôt le texte, figurent un certain nombre d'indications dont l'ensemble s'appelle colophon (cf. p. 22, n. 1). Lorsqu'un ouvrage est réparti sur plusieurs tablettes, le colophon de chacune d'elles est précédé de la première ligne de la tablette suivante (ligne d'amorce ou catch-line), à l'exception naturellement de la dernière qui porte le mot "fin" (ZAG-TIL-LA-BI-ŠE).

#### IV. Les Manuels modernes

##### a) Classement des signes.

Les Akkadiens n'avaient pas été sans essayer de dresser des tableaux d'ensemble des signes et de leurs valeurs. Mais les principes qu'ils avaient adoptés n'offrent pas une rigueur suffisante pour que la science moderne puisse s'en contenter. C'est pourquoi, de bonne heure, les assyriologues se sont efforcés de classer avec plus de méthode les signes cunéiformes. Pour plus de clarté, on peut uniquement en considération la forme qui ils avaient à l'époque néo-assyrienne, en adoptant comme ordre général de classement la séquence  $\Delta$ ,  $\nwarrow$ ,  $\swarrow$ ,  $\Gamma$ ,  $\swarrow$ . Ce principe de classement s'applique successivement à chacune des parties d'un signe. On énumère d'abord ceux dont le premier élément est un clou horizontal et ce n'est qu'après avoir épuisé toutes les combinaisons que peuvent présenter, dans l'ordre indiqué ci-dessus, la deuxième, puis la troisième parties du signe ( $\Delta\Delta$ ,  $\Delta\nwarrow$ ,  $\Delta\swarrow$ ,  $\Delta\Gamma$ ,  $\Delta\swarrow$ ,  $\narrow\Gamma$ ,  $\narrow\Gamma$ ,  $\narrow\Gamma$ ,  $\narrow\Gamma$ ,  $\Gamma\Gamma$ , etc.),  $\Delta\Gamma$  ( $\Gamma\Gamma$ , etc.),  $\Gamma\Gamma$  ( $\Gamma\Gamma$ , etc.) que l'on en vient aux deux clous horizontaux initiaux ( $\swarrow\swarrow$ , etc.,  $\swarrow\swarrow$ , etc.), puis à trois ( $\swarrow\swarrow$ , etc.) et à quatre ( $\swarrow\swarrow$ , etc.). On passe ensuite aux signes commençant par un clou oblique ( $\Delta\swarrow$ ,  $\Delta\swarrow$ , etc.,  $\Delta\swarrow$ , etc.), puis par deux ( $\Delta\Delta$ ), par trois ( $\Delta\Delta\Delta$ , etc.) et par quatre ( $\Delta\Delta\Delta\Delta$ ). Suivent les signes dont le début est constitué par une, puis plusieurs têtes de clou ( $\swarrow$  ( $\Delta$ ),  $\swarrow\Gamma$ ,  $\swarrow\Gamma$ ,  $\swarrow\Gamma$ ,  $\swarrow\Gamma$ ,  $\swarrow\Gamma$ , etc.),  $\swarrow\swarrow$ , etc.).

La liste se termine par les signes commençant par un, puis deux, trois, etc. clous verticaux ( $\Gamma$ , etc.;  $\Gamma\Gamma$ , etc.;  $\Gamma\Gamma\Gamma$ , etc.;  $\Gamma\Gamma\Gamma\Gamma$ , etc.;  $\Gamma\Gamma\Gamma\Gamma\Gamma$ , etc.). Cette classification, à quelques menues variantes près, a été unanimement adoptée par les assyriologues.

##### b) Classement des homophones.

Le syllabaire akkadien contient, nous l'avons vu, un certain nombre de valeurs communes à plusieurs signes ( $\alpha$  :  $\Gamma$ ,  $\swarrow\Gamma$ ;  $\omega$  :  $\swarrow$ ,  $\Gamma\Gamma\Gamma$ ,  $\Gamma\Gamma\Gamma\Gamma$ ; etc.). Il y avait intérêt, afin que toute transcription fût un reflet fidèle de l'original cunéiforme, à distinguer entre eux ces différents homophones par une notation appropriée. Après quelques tentatives peu concluantes de divers auteurs, le système préconisé par Fr. Chircak-Dangin, dans son Syllabaire akkadien (1926) et ses Homophones sumériens (1929), réussit à rallier la quasi-totalité des suffrages. Il avait le mérite d'être cohérent et simple, de réduire au minimum les artifices graphiques et de réservé la possibilité d'ajouter automatiquement à chaque série toute valeur homophone nouvelle. Ce système se fonde sur les principes suivants :

- 1) Le classement est commun au sumérien et à l'akkadien.
- 2) Les homophones sont rangés d'après la fréquence de leur emploi dans les textes.
- 3) L'homophone le plus fréquent ne porte aucun signe distinctif ; le second est marqué par un accent aigu, le troisième par un accent grave ; à partir du quatrième un indice numérique distingue les valeurs successives : ex.  $\alpha$ ,  $\dot{\alpha}$ ,  $\underline{\alpha}$ ,  $\alpha_4$ ,  $\alpha_5$ ,  $\alpha_6$ , etc.
- 4) Nous avons renoncé à l'ancienne notation numérotique des homophones bisyllabiques ou polysyllabiques par les accents. Ce système entraînait trop de confusions : umum note umum<sup>1</sup> mais muru représente muru<sup>2</sup> (car cette valeur est dérivée de mur) ; par ailleurs, cette notation n'a pas été adoptée par tous les assyriologues et, à travers diverses publications, une même valeur peut être différemment notée. Nous avons pensé qu'il était bon de chercher à les unifier. A toutes les valeurs polysyllabiques (autre que l'homophone le plus fréquent) nous avons affecté un chiffre comme signe diacritique :  
umum, umum<sub>2</sub>, umum<sub>3</sub>, umum<sub>4</sub>, umum<sub>5</sub>, etc., aussi bien que muru, muru<sub>2</sub>, muru<sub>3</sub>, muru<sub>4</sub>, etc.
- 5) Cette transcription note des faits d'écriture et non des variations passagères de prononciation. Ainsi, bien que kur  $\swarrow$  ait été prononcé à

certaines époques de façon spirante *kur*, cette valeur ne sera pas considérée comme un homophone de *kur* (~~KUR~~), J'ai toutefois mentionné cette prononciation spirantisée par la graphie conventionnelle *kur*.

6). Le classement des valeurs est immuable. S'il est reconnu qu'une valeur a été introduite à tort dans une série, on la supprimera, mais les valeurs suivantes conserveront leurs indices, la place de la valeur refusée restant vacante.

Depuis les publications de Fr. Thureau-Dangin, de nombreux homophones nouveaux ont été proposés par divers assyriologues<sup>1)</sup>. En 1930, notamment, Deimel, dans la première partie de son *Sumerisches Lexikon*, a donné des listes de Lautwerte beaucoup plus fournies que celle des Homophones sumériens. Plusieurs de ces valeurs, douteuses ou mal fondées, n'ont pas été maintenues dans notre répertoire. Les autres ont été classées suivant les principes énoncés ci-dessus.

1) Cf. notamment: B. Landsberger, *Orientalistische Literatur Zeitung* 31 (1928), 476-480. — A. Ungnad, *Seltene akkadische Lautwerte*, ZA 38, NF 4 (1928), 79-80. — B. Meissner, *Nachträge zu Thureau-Dangin's Syllabaire Accadien*, ZA 38, NF 4 (1928), 201-208. — E.W. Geers et Th. Jacobsen, *Further Additions to "Le Syllabaire accadien"*, ZA 39, NF 5 (1929), 223-225. — N. Schneider, *Berichtigungen zu "Nachträge ...." von Meissner*, ZA 39, NF 5 (1929), 225-226. — A. Deimel, *Lautwerte der Keilschriftzeichnen in Sumerischen, akkadischen und hettitischen Texten*, 1930. — A. Deimel, *Sumerisch-Akkadisches Glossar*, 1934. — W. von Soden, *Neue Beiträge zu Thureau-Dangin's Syllabaire accadien*, ZA 43, NF 9 (1936), 316-318. — I.J. Gelb, *Additional Akkadian Values*, AJSL 53 (1936-37), 34-44; 180-187. — L. Oppenheim, *Additions au Syllabaire akkadien de Thureau-Dangin*, *Orientalia* 9 (1940), 25-28. — Th. Bauer, OLZ 46 (1943), 167 sqq. (CR de la Chrestomathie de Naster). — E.W. Geers, The Treatment of Emphatics in Akkadian, JNES 4 (1945), 65-67. — G.R. Driver, *Additions to the cuneiform Syllabary*, JCS 1 (1947), 47-49.  
2) Sur ces questions, cf. R. Labat, *Le problème de la notation des homophones nouveaux dans le Syllabaire suméro-akkadien*, Semitica 1 (1947).

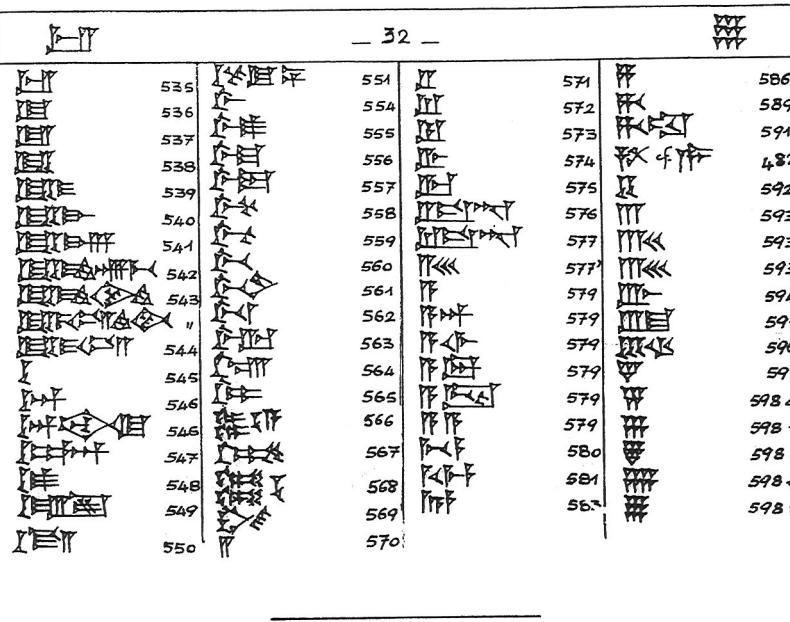
## — Liste des signes —

Les numéros renvoient au chiffre indiqué en bas et à droite de la case réservée aux valeurs ideo-graphiques (numérotation du *Sumerisches Lexikon* de Deimel)

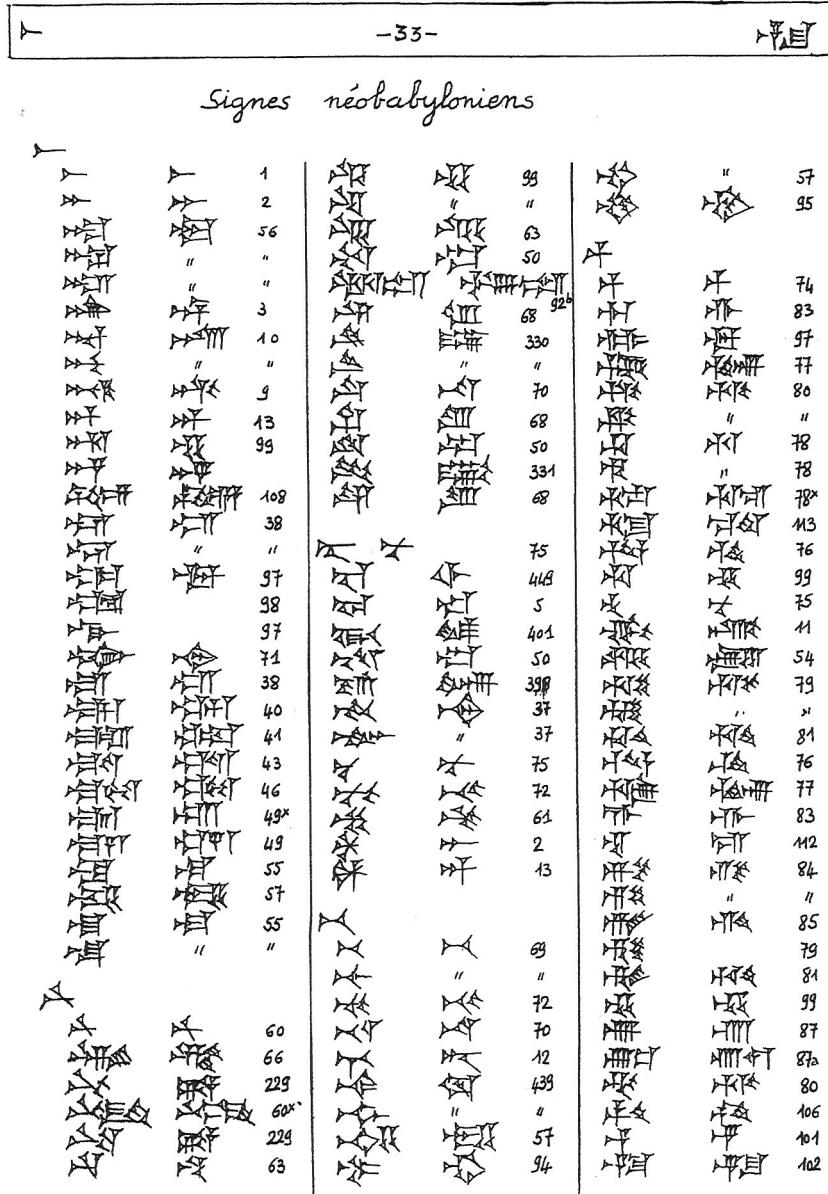
1		29		60*		83
2		30		61		84
3		30a		62		85
4		31		63		86
5		32		63*		87
6		33		65		87a
7		34		66		87b
8		35		67		88
9		36		68		89
10		38		69		90
11		40		70		91
12		41		71		92
13		42		72		93
15		43		73		94
16		44		74		95
17		46		74*		96
18		49		75		97
18*		49*		76		98
19		50		77		99
20		52		78		100
22*		53		78*		101
23		54		79		102
24		55		79*		103
24'		56		80		104
26		57		81		105
27		58		82		106
28		59		82*		107
28'		60				108

— 30 —	
109	152 <sup>a</sup>
110	152 <sup>b</sup>
111	164
112	165
113	166
114	166 <sup>a</sup>
115	167
116	168
117	169
118	170
119	171
120	172
121	173
122	176 <sup>a</sup>
123	181
124	183
125	185
126	187
127	187
128	187
129	187
129a	187
130	187
131	187
131a	187
132	187
133	190 <sup>a</sup>
134	190 <sup>b</sup>
135	191
136	192
137	195
138	196
139	200
140	201
141	202
142	203
143	205
144	206
144a	206a
145	207
146	208
147	209
148	210
149	
150	
151	
152	

— 31 —	
211 <sup>a</sup>	291
212	292
214	293
215	295
224	295a
225	295b
226	295c
228	295d
229	295e
230	295f
231	295k
232	295l
233	295m
237	296
244	297
248	298
249	306
252	307
255	308
256	309
257	310
261	311
265	312
270	313
271	314
278	315
280	317
281 <sup>a</sup>	318
283	319a
284	320
286	321
287	322
289	323
290	324
	325
	326
	326a
	328
	329
330	365
331	375
332	375
333	376
334	376*
335	377
336	377*
337	378
338	381
339	382
340	383
341	384
342	390
343	392
344	393
345	394
346	394a
347	395
348	396
349	397
350	398
351	398
352	406
353	399
354	400
354a	401
355	402
356	403
358	403
359	405
360	405
362	406
363	406
350	407
351	408
366	408
367	409
371	411
371a	412
371b	415
372	416
373	417
374	
	418
	419
	420
	421
	422
	424
	426
	427
	428
	429
	430
	431
	433
	434
	434a
	435
	436
	437
	438
	439
	440
	441
	443*
	444
	445
	446
	447a
	450
	451
	452
	453*
	454
	455
	456
	457
	458
	459
	459a
	460
	461
	462
	464
	465
	467
	468
	469
	470
	471
	472
	473
	475
	480
	481
	481*
	482
	482*
	483
	484
	485
	487
	491
	493
	494
	500
	510
	511
	512
	513
	515
	517
	522
	525
	527
	528
	529
	532
	533



- 32 -



103	166	151	334
103b	"	190	5
537	142	215	335
74	128	35	142
574	128	336	142a
	129	192	158
	129a	183	
	129a	210	124
	129a	242	143
	129a	15	124
	129a	35	128
	129a	36	129
	129a	214	129a
	129a	331	425
	129a	235	130
	129a	235b	131
	129a	170	145
	129a	208	147
	129a	141	134
	129a	307	"
	129a	112	"
	129a	307	"
	129a	383	"
	129a	115	"
	129a	112	138
	129a	170	314
	129a	322	"
	129a	122	106
	129a	321	173
	129a	"	169
	129a	104	176
	129a	123	181
	129a	238	192
	129a	348	17
	129a	152	207
	129a	334	215
	129a	393	209
	129a	312	205
	129a		211

		- 36 -	
金	金	金	592
金	金	金	535
金	金	金	595
金	金	金	545
金	金	金	546
金	金	金	467
金	金	金	550
金	金	金	53
金	金	金	554
金	金	金	555
金	金	金	555
金	金	金	556
金	金	金	557
金	金	金	555
金	金	金	557
金	金	金	558
金	金	金	559
金	金	金	560
金	金	金	556
金	金	金	563
金	金	金	564
金	金	金	457
金	金	金	"
金	金	金	564
金	金	金	464
金	金	金	555
金	金	金	573
金	金	金	574
金	金	金	"
金	金	金	54
金	金	金	88
金	金	金	595
金	金	金	594
金	金	金	88
金	金	金	89
金	金	金	38
